

MASAKO BANDO

Les Dieux Chiens

roman traduit du japonais par Yutaka Makino



actes noirs
ACTES SUD

ACTES NOIRS
série dirigée par Marc de Gouvenain

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Célibataire, Miki, quarante et un ans, est la fille aînée d'une branche de la famille Bonomiya établie sur Shikoku, île du Japon réputée pour ses femmes chamanes. Nous sommes en avril, tout est clair et lumineux. A la veille de la rentrée scolaire arrive Akira, vingt-cinq ans, professeur venu s'installer au village. Miki, une des rares à fabriquer encore du papier à la manière traditionnelle, va tomber sous le charme du jeune homme.

Mais, dans cette atmosphère printanière, les habitants du village font tous des cauchemars. Miki surprend sa mère vérifiant le contenu d'un étrange petit pot de céramique. Bientôt divers incidents se produisent, et la mère de Miki accuse les dieux chiens de tous ces méfaits tandis qu'un premier décès concentre l'opprobre des villageois sur Miki.

Alors qu'elle tombe follement amoureuse d'Akira, Miki va apprendre les terribles secrets qui entourent son histoire. Akira n'est-il pas en réalité un dieu chien qui sème le trouble dans les esprits et la mort sur son passage ?

Fondés sur une vieille légende populaire de l'île de Shikoku, *Les Dieux Chiens* sont un roman noir qui frise le fantastique. Le lecteur y découvrira autant la vie quotidienne d'un petit village de montagne au Japon que l'intrication des traditions du bouddhisme et de croyances plus anciennes.

Masako Bando est née à Kochi, dans l'île de Shikoku, elle a commencé par écrire des livres pour enfants avant de publier, en 1993, son premier roman, Shikoku. Depuis, elle ne cesse d'écrire en se basant sur des légendes de sa région. Les Dieux Chiens (Inugami) sont devenus un film, réalisé par Masato Harada en 2001.

Illustration de couverture : DonJulio

ACTES SUD

www.actes-sud.fr

Ouvrage traduit avec le concours
du Centre national du livre

Titre original :

Inugami

Editeur original :

Kadokawa Shoten

© Masako Bando, 1996

représentée par le Japan Foreign Rights Centre

© ACTES SUD, 2008
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-11550-0

MASAKO BANDO

LES DIEUX CHIENS

roman traduit du japonais
par Yutaka Makino

ACTES SUD

Le son de la cloche vibrait dans le ciel dégagé de mai.

Koji Tokita s'arrêta alors qu'il gravissait l'escalier menant au triple portail. Entre les épais piliers qui soutenaient la porte centrale, il apercevait le temple principal au toit en bardeaux d'écorce de cyprès.

Le Zenkoji, dans la province de Shinano. Comme aspirés par le vert printanier de la montagne, des pavés de couleur grise se poursuivaient tout droit. D'un encensoir en bronze s'élevait une épaisse fumée blanche. Devant le temple principal, de joyeux groupes de pèlerins prenaient des photos-souvenirs. Des femmes âgées en chapeau de paille vendaient des porte-bonheur alignés sur de petits étals.

Un temple touristique ordinaire.

Qu'y avait-il donc d'intéressant à faire dans cet endroit ?

Koji franchit la porte en ronchonnant intérieurement.

— Puisque tu es venu jusqu'ici, tu pourrais en profiter pour aller voir le Zenkoji. Nagano est tout près en voiture et c'est un temple intéressant, tu sais, lui avait dit son vieil ami Tomohisa Kaga qui tenait une pension de famille à Hakuba.

Koji avait pris son week-end pour aller lui rendre visite, et s'était vu ainsi proposer de faire un détour par le temple, puisque de toute façon celui-ci se trouvait sur le chemin du retour à Tokyo. Il s'était arrangé pour ne rentrer au bureau qu'à partir du lendemain mardi, il n'était donc pas pressé. Ce n'était pas son genre d'aller prier dans les temples, il s'y était rendu surtout pour passer le temps.

Tout en tripotant ses clefs de voiture au fond de sa poche, il marchait dans l'enceinte du temple. Les pagodes à deux étages et lanternes de pierre se découpaient sur un bois de pins. Des groupes de pigeons roucoulaient en picorant des graines. Il foulait les gravillons reflétant les rayons du soleil de l'après-midi, lorsqu'il eut envie, puisqu'il était là, d'aller faire une offrande.

Peut-être que ce sacré Tomohisa, le voyant stressé par le boulot, avait pensé que cela le détendrait d'aller prier le bouddha.

La veille au soir, ils avaient bu du saké, et il s'était plaint de son travail à son vieil ami, se rappela-t-il en souriant amèrement.

Au moment où, ayant gravi les marches de la façade, il pénétra à l'intérieur, tout s'obscurcit devant lui. Bientôt, alors que ses yeux s'habituèrent à la pénombre, il distingua le fond du temple qui lui-sait d'une lumière dorée. Un autel en lapis émergeait dans la douce clarté des lampes. Les dos ronds des

visiteurs en prière alignés formaient comme des petits tertres sur les tatamis d'une chapelle. Après avoir joint les mains juste pour la forme, il s'apprêtait à tourner les talons lorsqu'il entendit de jeunes voix féminines :

— Aah, on a eu peur, hein ?

Il se retourna : cinq ou six jeunes gens arrivaient en groupe serré.

— C'était marrant. On pourrait y retourner, non ?

— Vas-y, tu peux frimer maintenant.

Des rires fusèrent.

Koji regarda dans la direction d'où ils venaient. Un passage le long de la chapelle semblait mener quelque part. A l'entrée une jeune femme recevait les tickets des visiteurs et les rassemblait avec un élastique. Pris de curiosité, il s'approcha d'elle.

— Il y a quelque chose à voir là-dedans ?

La femme dont les cheveux étaient retenus par un foulard leva les yeux vers lui.

— La prière dans la chapelle et le tour de la crypte.

— Le tour de la crypte ?

— On fait le tour par un souterrain sous la chapelle. On dit qu'en touchant la serrure du paradis qui se trouve à mi-chemin on peut établir un contact avec le bouddha.

La femme se tourna pour lui désigner le passage le long de la chapelle.

— L'entrée est au fond. Si vous voulez visiter, faites vite. Parce que le temple ferme à seize heures trente.

Il regarda sa montre, il était quatre heures moins dix. Il ne savait pas trop ce qui l'attendait, mais

il décida d'y aller pour compléter sa visite du temple.

Il acheta un billet d'entrée qu'il donna à la jeune femme au foulard, et s'avança dans le passage en regardant la chapelle sur le côté. Ayant dépassé l'endroit où se tenaient les moines qui recevaient les intentions de prières, il continua sa progression vers le fond. Face à lui apparut un mur vermillon. Sur ce mur, faiblement éclairé par la lumière tombant d'une fenêtre à claire-voie était accroché un panneau indiquant : "Entrée pour le tour de la crypte." Koji, après avoir lu l'avertissement qui recommandait d'avancer en touchant le mur de la main droite à hauteur de la taille, entreprit de descendre l'escalier.

Au sous-sol, pas une lumière, le couloir de bois sombre qui luisait faiblement allait en disparaissant dans les ténèbres. Le flot de visiteurs s'était interrompu, tout était calme alentour. Un courant d'air frais venant du fond l'attirait.

Il eut la vague impression d'entrer dans une maison hantée.

Koji esquissa un sourire et se mit à avancer. Au bout de quelques pas, il distingua au milieu du couloir la fine silhouette de quelqu'un. Une femme en kimono. Aux longs cheveux tressés, attachés avec un ruban rose. Elle était debout l'air hésitant face à la vague obscurité.

Comme si elle avait ressenti la présence de Koji, la femme tourna la tête. La lumière douce qui venait de l'escalier auréolait son beau visage.

Une peau blanche presque translucide. Un visage ovale d'estampe d'ukiyoë, au nez parfaitement

dessiné. Peut-être dans la deuxième moitié de la trentaine. Un léger érotisme émanait de son cou mince émergeant du kimono de kasuri bleu et blanc.

Koji, un peu décontenancé, s'inclina pour passer à côté d'elle.

— Euh, excusez-moi...

Une voix lui parvint, Koji se retourna. La tête légèrement penchée, la femme continua :

— Pourriez-vous m'accompagner ?

— Vous accompagner ?... lui répondit-il, troublé, et la femme ajouta, un peu honteuse :

— J'ai peur d'y aller toute seule...

Koji fut touché par son désarroi.

— Si vous me le permettez...

— Je vous remercie beaucoup.

Elle soupira de soulagement.

Koji passa devant elle et commença à marcher. Il savait qu'il fallait avancer en suivant le mur avec la main, mais ne voulant pas montrer que lui aussi avait peur il avança au milieu du couloir.

Il se cogna aussitôt contre un mur. Il pensa se trouver au bout du couloir. Il suivit le mur et tourna. A partir de là c'étaient réellement les ténèbres. La faible lumière provenant de l'escalier avait disparu, il ne voyait même plus le bout de son nez.

Koji avala sa salive, et chercha précipitamment le mur. Effectivement, si l'on ne marchait pas en longeant le mur, on ne pouvait pas avancer.

— Excusez-moi, je peux vous prendre par la main ? entendit-il une petite voix derrière lui.

— Oui bien sûr.

Il tendit la main derrière lui. Il sentit qu'il rencontrait le bout des doigts de la femme, bientôt elle la serra fermement.

— J'ai peur du noir, dit-elle et sa voix résonna dans les ténèbres. Elle avait l'accent du Kansai. Mais ce n'était pas celui d'Osaka.

Tout en avançant à tâtons, il lui dit exprès d'une voix gaie :

— Moi aussi je suis content que vous soyez là. Quand il fait noir à ce point, ça fait vraiment peur.

— C'est terrible l'obscurité, murmura-t-elle, on ne sait pas ce que ça peut cacher.

Le sérieux de sa voix le fit instinctivement se retourner.

Il ne voyait absolument rien. Ni son visage ni son corps, même la sensation de sa présence avait disparu. Seule la main qui le serrait lui indiquait qu'elle était là. Une grande main, aux os épais, qui ne correspondait pas à la finesse de son corps.

Il se retourna vers l'avant et se remit à marcher.

Qu'il ait les yeux ouverts ou fermés, l'obscurité restait constamment la même. Serrant toujours la main de la femme, il avait l'impression de flotter au milieu des ténèbres. Il n'aurait su dire s'il marchait encore sur du plancher ou dans le vide.

Pendant un moment il progressa sans rien dire dans le noir. Dans ce monde dominé par le silence, le bruit de sa propre respiration résonnait avec une force étrange.

Pour se changer les idées, il lui posa une question :

— D'où venez-vous ?

Après un petit silence, la voix de la femme lui répondit.

— De Kochi.

— Seule ?

— Oui, lui répondit-elle simplement.

Pourquoi ? voulut-il lui demander mais il ravala ses paroles. Ces temps-ci les femmes qui voyaient seules n'étaient plus si rares... Mais voyageait-on seule vêtue d'un kimono ? Il avait l'impression que ce n'était pas très cohérent.

Les ténèbres se poursuivaient. Par endroits le mur tournait. Koji espérait chaque fois apercevoir la lumière de la sortie, mais rien d'autre que l'obscurité ne l'attendait.

Pourquoi la sortie était-elle si éloignée ? Le souterrain faisait le tour du temple. Il n'y avait pas de raison qu'il soit aussi long. Et pourtant, Koji avait l'impression de tourner en rond dans l'obscurité depuis plusieurs dizaines de minutes. Peut-être avait-il perdu la notion du temps ?

Si ça se trouve, il s'agissait d'un labyrinthe. Ne s'était-il pas trompé de chemin sans s'en rendre compte ?

Son dos se couvrit de transpiration. Il commençait à être inquiet.

— J'espère que nous sommes dans la bonne direction, dit-il à mi-voix, plus pour lui-même que pour elle, et la femme serra sa main plus fort comme si elle avait peur. Il avait fait une réflexion malheureuse. Il était en train de chercher ses mots pour la rassurer lorsqu'ils entendirent des voix venues de nulle part.

— Il fait vraiment noir.

— Ne nous plaignons pas. C'est justement parce qu'il fait noir que l'on peut obtenir des grâces du bouddha.

C'étaient des voix de femmes plutôt vieilles. Elles venaient d'entrer dans la crypte en parlant bruyamment.

Soulagé, Koji dit à la femme derrière lui :

— On dirait que des gens arrivent. Voulez-vous que nous attendions ici qu'ils nous rattrapent ?

— Oui ce serait bien.

Ils s'arrêtèrent tous les deux. Mais elle ne lui lâcha pas la main pour autant. Elle devait avoir vraiment très peur de l'obscurité. Il trouvait cependant étrange que sa main ne se réchauffât pas alors qu'il la tenait dans la sienne depuis si longtemps.

— Fudo, Shaka, Monju, Fugen, Jizo, Miroku, psalmodiaient les vieilles dames.

— C'est la prière du Zenkoji, murmura la femme à l'oreille de Koji. Ma mère aussi la récitait souvent.

Il ne l'avait jamais entendue, mais maintenant ces voix signifiaient de l'aide. Contenant son cœur qui s'accélérait, Koji tendit l'oreille aux prières qui enflaient petit à petit. Quand les vieilles femmes les rejoindraient, il leur dirait bonjour, en faisant attention à ne pas les surprendre. Tiens, encore un peu. Encore un peu et ils allaient se rencontrer.

— Jizo, Miroku, Yakushi, Kanon, Seishi.

Brusquement, la direction d'où venaient les voix changea.

— Kanon, Seishi, Amida, Ashuku, Dainichi, Kokuzo...

Les voix des vieilles femmes diminuaient. Avaient-elles bifurqué quelque part ? Il voulut faire demi-tour et chercha le mur de sa main libre.

Le mur avait disparu.

Pourquoi ?

Le sang se retira de son corps.

— Dainichi, Kokuzo, Namu Amida Butsu, Namu Amida Butsu, Namu Amida Butsu...

Les prières s'arrêtèrent.

— Attendez, appela Koji, mais il n'obtint pas de réponse. Ne sachant plus dans quelle direction avancer, il s'arrêta.

Les alentours étaient plongés dans le silence.

Clic.

Tout au fond des ténèbres venait de se produire un choc métallique.

— C'est la serrure du paradis, cria une grosse voix.

— C'est vrai. Je l'ai touchée, je l'ai touchée.

— Quel bonheur, maintenant si on meurt, on ira au paradis.

— Ah non. Mourir, comme tu y vas. On en parlera plus tard si tu veux bien.

Les rires des vieilles femmes s'éloignaient.

Si cela continuait ainsi, ils allaient rester enfermés. A cette pensée, il sentit monter en lui une bouffée de chaleur.

— Excusez-nous. Arrêtez-vous, cria-t-il pour les rattraper, sans lâcher la main de la femme. Il n'avait pas la sensation de marcher sur le sol. C'était comme s'il courait dans un rêve.

Bientôt les voix des femmes ayant disparu, le silence revint dans les ténèbres.

Il s'arrêta, essoufflé. Il n'avait pas la moindre idée d'où il se trouvait. Il voulut essayer sa transpiration et se rendit compte qu'il tenait encore fermement serrée la main de la femme.

Il vérifia au toucher que c'était bien une main féminine. Sa chair était douce lorsqu'elle lui rendit la pression de sa main. Mais c'était étrange. Alors qu'il avait tant couru, il ne sentait pas sa présence au point d'en avoir oublié qu'il la tenait par la main. Il n'y avait ni respiration ni bruit de pas derrière lui. Quand on court en tenant la main d'une personne, elle reste à la traîne et empêche d'avancer, mais il n'avait pas senti la moindre résistance. Comme s'il avait couru en n'emportant que le poignet de la femme...

Il eut un choc.

Au bout de cette main droite qu'il tenait, y avait-il vraiment un corps de femme ? Peut-être qu'à un moment, pendant qu'il courait dans les ténèbres, le reste du corps avait disparu à partir du poignet ?

Il eut l'impression de se voir lui-même debout dans les ténèbres, tenant le poignet blanc de la femme.

— Euh... Madame ?... interpella-t-il, mais il n'obtint pas de réponse. Seule l'obscurité s'étendait devant lui.

Koji tendit craintivement sa main gauche qui était libre en direction du corps de la femme. Il toucha quelque chose de froid et collant. Le bout de ses doigts était visqueux.

Il sursauta et, quand il voulut enlever sa main, il entendit des pleurs.

Il se reprit. Sa main avait dû toucher la joue de la femme.

— Il n'y a pas de quoi pleurer. Nous sommes juste un peu égarés. La sortie est forcément quelque part, lui dit-il d'un ton ferme comme pour mieux s'en convaincre.

— Il n'y a pas de sortie. On ne peut pas sortir d'ici. Je n'ai d'autre choix que de rester dans ces ténèbres, murmura la femme.

Koji se força à rire gaiement.

— Ne dites pas ça. Nous ne sommes pas perdus dans une montagne éloignée de tout village, et nous ne sommes quand même pas enfermés ici pour l'éternité. A l'heure de la fermeture du sanctuaire, une personne du temple doit faire une tournée pour vérifier. Alors on pourra sortir.

Il entendit le soupir de la femme.

— J'aurais voulu toucher la clef du paradis... Je suis venue là exprès.

Koji ne savait plus quoi faire. Il était complètement perdu. L'obscurité remplit d'inquiétude le cœur des hommes. En tout cas, il pensa que la priorité était d'apaiser les sentiments de la femme.

— Reposons-nous un peu.

Il tira la femme par la main et s'assit sur le sol. Le plancher grinça. Tant mieux. Ils se trouvaient bien à l'intérieur du temple. Pas dans des ténèbres insondables. A cette pensée, il se sentit un peu soulagé.

La femme au guichet avait dit que le sanctuaire fermait à seize heures trente. Comme il était entré dans la crypte un peu avant seize heures, dans

moins d'une demi-heure quelqu'un viendrait certainement faire le tour. Il suffisait d'attendre là sans s'agiter bêtement.

Koji s'adressa à l'obscurité.

— Vous avez dit que vous voyageiez seule. Racontez-moi comment vous êtes arrivée jusqu'ici.

— ... Cela risque d'être long.

Il lui répondit gaiement :

— C'est parfait pour tuer le temps.

Le silence revint.

Il tourna son visage vers la femme, mais une atmosphère noire comme de l'encre vint se coller à ses paupières. Il serra avec force la main de la femme qu'il tenait toujours.

Il entendit une longue inspiration, puis un chuchotement se mit à s'écouler dans les ténèbres.

Deux hirondelles qui semblaient chercher un endroit où installer leur nid s'élevèrent dans un battement d'ailes. Miki Bonomiya accompagna du regard les silhouettes noires qui volaient en se croisant au-dessus des sillons. De l'autre côté de la terre souple tout juste labourée, les montagnes noyées dans la brume se succédaient. Inspirant l'air chargé de l'odeur d'herbe, Miki commença à descendre la pente devant la maison.

Ominé était un hameau d'environ soixante maisons situé dans la région montagneuse de Kochi. Les terres habitables et cultivables aménagées à flanc de montagne étaient soutenues par des murets de pierre enfoncés comme des cales sur les pentes. Toits de tuiles grises et murets gris des champs en escaliers. Le hameau vu de loin ressemblait à des fortifications occidentales. Mais l'ennemi n'était pas l'homme. En été les typhons, en hiver les rafales de vent venues de la vallée. Le village se dressait dans le ciel comme pour s'opposer au vent.

Ce jour-là, cependant, il n'y avait pas de vent, tout était paisible. Une lumière radieuse se déversait sur les tuiles des toits et les champs qui blessaient la nature, et au-dessus des murets de pierres les cerisiers en fleur, les colzas et les lotus formaient des taches de couleurs vives.

C'est le printemps, pensa Miki.

Au printemps les fleurs s'épanouissaient, les oiseaux s'accouplaient et les chats avaient des petits. C'était la saison où tout baignait dans un bonheur tranquille.

Chaque année, à l'arrivée du printemps, elle se sentait triste. Elle savait que si elle ressentait une telle mélancolie au printemps, et pas à l'automne où les montagnes prenaient les couleurs des feuilles mortes, ni en hiver où tout semblait mort, c'était à cause de sa propre vie.

Tout au long de l'année, la vie de Miki était trop calme. Pour elle qui, à l'âge de quarante et un ans, était restée célibataire et vivait encore chez sa mère avec la famille de son frère aîné, les journées stéréotypées avaient toutes le même aspect. Le matin elle se levait, préparait le petit-déjeuner avec la femme de son frère, rangeait, faisait la lessive et quittait la maison. Arrivée à son atelier où elle pouvait se rendre à pied, elle passait sa journée à fabriquer du papier traditionnel, ce qui assurait plus ou moins sa subsistance.

Elle vivait avec détachement, comme si de la rive elle regardait couler sa propre vie. D'ailleurs, elle en était satisfaite de cette vie.

Mais au printemps, curieusement, son cœur s'agitait. Elle redressait la tête et se demandait si c'était

bien de continuer ainsi. A cette saison, toute existence criait qu'elle était en vie. Ses journées paisibles lui semblaient mortes, elle avait envie de changement. Elle ressentait le besoin d'une vie différente.

Cela ne durait que deux mois. Ensuite, à la saison des pluies, avec l'abondance d'humidité, son désir de vie disparaissait comme la terre emportée par les eaux. Alors, comprenant qu'elle n'avait pas la force de changer radicalement sa vie et qu'elle avait seulement été abusée par la magie du printemps, il ne lui restait plus qu'un sentiment désagréable.

Miki reprit le panier d'osier qu'elle portait sous le bras. Je dois faire attention, pensa-t-elle. Je suis suffisamment heureuse telle que je suis.

A partir du chemin vicinal, elle s'engagea dans un escalier de pierre qui se poursuivait entre une cabane à la toiture d'ardoise et un champ de colza.

Cet escalier permettait de descendre plus rapidement que le chemin qui serpentait à travers le village. Il était raide, mais elle était habituée à ce raccourci depuis l'enfance. Elle descendit les degrés de pierre d'un pas léger.

Les fleurs blanches des gros radis se balançaient dans les champs. Les chrysanthèmes pointaient entre les pierres, minuscules comme des grains de millet. L'eau venue de la montagne ruisselait dans les fossés.

Miki aimait ce chemin qu'elle empruntait tous les matins. Face au ciel qui s'ouvrait devant elle, elle frappait du pied sur les marches et cela lui donnait l'impression de s'envoler dans l'espace.

Elle chevauchait le ciel lointain. Au-delà des montagnes, de la mer, de tout...

— Bonjour Miki.

Elle reprit ses esprits en entendant la voix vive de Haruko qui étendait du linge dans le jardin d'une maison le long de l'escalier. C'était la fille de la maison voisine de celle de Miki, et elle avait épousé le fils de la famille Nakano. Autrefois toute maigre et fragile, elle était devenue une solide femme de paysan au double menton. Son fils Fumihiko s'amusait sur son tricycle dans le jardin, non loin du bidon d'incinération d'ordures.

— Quelle chance qu'il fasse beau pour la lessive, lui répondit-elle, et Haruko, tenant une chemise blanche qui semblait appartenir à son mari, lui demanda :

— Et le petit Ei, elle est finie, sa grippe ?

Eiichi était le fils de Hirofumi, neveu de Miki. Ce dernier avait construit pour sa famille une maison sur le terrain familial. Haruko s'entendait bien avec Tokiko, la femme de Hirofumi, et venait souvent lui rendre visite dans cette maison avec ses enfants.

— Il était grippé ? questionna-t-elle, l'air interrogateur, et Haruko exprima de la surprise mêlée à de l'incrédulité.

— Tokiko a dit qu'elle lui avait fait faire le vaccin à la clinique Inui. Mais ce n'est pas étonnant que tu ne le saches pas. Les enfants, ils ont toujours un rhume qui traîne ou de la fièvre. Il n'y a que les mères pour s'en inquiéter, lui fit-elle remarquer d'un air moqueur et elle ajouta en la regardant dans son pull angora blanc et son pantalon

noir, tu as de la chance, Miki. Comme tu n'as pas d'enfants tu restes toujours jeune.

— Mais non.

— Mon mari m'a dit qu'à Obiya il a vu une jolie femme et s'est demandé qui c'était, et en fait c'était toi.

Miki se rappela avoir récemment rencontré Kosaku, le mari de sa voisine, dans le quartier commerçant d'Obiya, à Kochi. Elle se rendait alors au magasin où l'on vendait les cartes et les papiers traditionnels qu'elle fabriquait.

— Je lui ai dit que si je n'avais pas trois enfants je m'occuperais de moi comme tu le fais, mais il m'a répondu que c'était impossible parce que les traits du visage ne sont pas les mêmes. Ça m'a agacée, tu sais, lui dit-elle en riant et son double menton tressauta.

Miki était mal à l'aise. Elle se sentait indirectement blâmée d'être célibataire et de ne pas avoir d'enfants.

— Passe mon bonjour à Kosaku, lui dit-elle, et au moment où elle s'inclinait elle sentit quelque chose lui effleurer l'épaule. C'était un éclat de bois. Fumihiko, descendu de son tricycle, lui lançait des petits morceaux ramassés par terre.

Haruko se mit à crier :

— Oh là, Fumihiko ! Arrête ! Tu vas faire mal à la dame.

Puis elle s'excusa pour son fils. Miki secoua la tête et se remit à marcher.

Maisons et champs se succédant de part et d'autre de l'escalier. Les grand-mères étaient occupées à leur couture sur la galerie. Des paysans

coiffés de chapeaux de paille retournaient la terre. Les larges feuilles des bananiers luisaient le long des murets.

Clac, clac. Un vieillard solitaire montait, s'aidant d'une canne. La peau noire comme du charbon, tendue sur un visage rond aux pommettes saillantes. Elle s'écarta pour le laisser passer.

— Bonjour, monsieur Ajimoto, le salua-t-elle, et il lui décocha un regard de ses yeux marron foncé sous ses paupières tombantes. Puis, reconnaissant Miki, il se redressa.

— Tu tombes bien, Miki. Tu voudras bien dire à ton frère que le muret du champ de thé est en train de s'écrouler ?

— Je le lui dirai.

Intérieurement, elle eut un sourire amer. Ajimoto était en quelque sorte le patriarche d'Ominé. Son petit corps appuyé sur une canne, il passait ses journées à déambuler dans le village comme un seigneur. Et s'il trouvait des murets effondrés, ou des mauvaises herbes sur les chemins, il ordonnait des aménagements au conseil du village.

Il avait été chasseur, ce qui lui valait d'être appelé le "tueur" dans le patois local. Autrefois, Ominé vivait presque uniquement de la culture des broussonéties et des daphnés papyrifères, de la chasse et du bois. Aujourd'hui, il n'y avait plus que des agriculteurs cultivant principalement le thé, le cédrat et les mandariniers, tout comme chez Miki. Ajimoto faisait partie du petit nombre de vieillards connaissant l'ancienne vie d'Ominé.

Tournant le dos à Ajimoto qui marchait en observant autour de lui avec son regard perçant de

tueur, Miki descendit les marches restantes d'un seul jet.

Elle retrouva la rue du village. L'épicerie qui vendait de tout, le marchand de saké, la blanchisserie, le coiffeur et le restaurant d'okonomiyaki* se succédaient. Ils étaient déjà ouverts, mais ils n'avaient pas encore de clients, la rue était déserte. Le son d'une télévision résonnait tristement du fond d'un magasin.

Devant le marchand de riz, le chemin se divisait en deux. En descendant sur la droite, on trouvait l'école primaire et la maternelle, la coopérative agricole et la gare routière, mais Miki continua tout droit en marchant sur l'asphalte. Après la salle du conseil, les maisons s'interrompaient, des deux côtés il y avait des champs et des rizières, le chemin rejoignait la route de la forêt menant au mont Bandokoro.

Au point de jonction se trouvait une pente envahie d'herbes folles. Derrière se dressait à pic l'arête orientale du mont Bandokoro. L'escarpement étant de terre rouge, on l'appelait l'Akadake, le pic rouge. Des pierres tombales grises s'alignaient devant les arbres dressés au pied de la montagne.

C'était le cimetière des Bonomiya. Y reposaient les ancêtres de la famille, venus de Tokushima plusieurs siècles auparavant, qui avaient aimé cette pente du mont Bandokoro et s'y étaient installés. L'atelier de Miki se trouvait à l'est de ce cimetière, au milieu d'un bois de cèdres.

* Crêpe épaisse avec, mélangés à la pâte, des légumes, des fruits de mer et de la viande. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Miki traversa la route de la forêt et s'arrêta devant le rocher couvert de mousse qui marquait l'entrée permettant d'accéder au cimetière situé en hauteur. Sur la roche se trouvait un jizo* d'environ cinquante centimètres. Avec son tablier rouge et son bâton de pèlerin aux six anneaux sonores, le bodhisattva posait un regard tranquille sur les gens qui passaient. Miki sortit une mandarine de son panier, la déposa au pied de la statue et joignit les mains.

Elle, qui ne se recueillait devant la tablette funéraire de son père que lors de la cérémonie bouddhique des défunts, ne manquait jamais de prier devant ce jizo chaque matin avant d'aller travailler.

L'air tiède l'enveloppait alors qu'elle priait les yeux fermés. Elle entendait un pépiement d'oiseau venu de nulle part.

C'était le printemps.

Dans l'esprit de Miki flottait la silhouette d'un couple enlacé dans l'herbe tendre. Sur les violettes et les petits colzas nazuna, ils s'étaient serrés fort au point que la sève des herbes avait taché leur uniforme de lycéen. En pleine montagne, il n'y avait personne. Le bruissement des arbres attisait leur passion.

A l'époque, Miki en était à son printemps. Au tout début du printemps de la vie, qui lui laissait croire qu'une destinée merveilleuse l'attendait bras ouverts...

Miki rouvrit les yeux.

* Statue représentant Jizo, protecteur en particulier des enfants et des enfants mort-nés, avec son bâton à six anneaux – symboliques des six étapes de l'existence.

Le jizo de pierre souriait d'un air triste. Un coup de vent souleva légèrement le tablier rouge. Elle serra les dents et tourna le dos à la statue.

A ce moment-là, quelque chose scintilla sur la route de la forêt.

Vrooumm.

Elle perçut un léger bruit de moteur.

Une grosse moto bleu marine se rapprochait, qui avait dû grimper à partir de la route départementale. Le scintillement venait du guidon chromé.

La machine était conduite par un jeune homme en blouson de cuir noir.

Ses grands yeux purs se remarquaient au milieu de son visage bronzé. Un nez droit, des lèvres en lame de couteau. Son corps était vigoureux et solide, les traits de son visage énergiques rappelaient ceux d'une statue. Son jean moulait ses jambes musclées comme une seconde peau bleu marine.

Le jeune homme qui regardait autour de lui avec curiosité, arrêta la moto en découvrant Miki.

— Bonjour.

Ses dents blanches apparurent, lui donnant un air gentil. Miki lui rendit son sourire.

— Ominé, c'est ici ?

Miki acquiesça, et le jeune homme, rassuré, dit "Tant mieux", avant de sortir de sa poche, d'une main gantée de cuir noir, une feuille correctement pliée.

— Je cherche la maison de M. Eisaku Nagata, vous connaissez ?

Elle eut l'impression qu'il avait un léger accent de Tosa, mais il parlait poliment avec des mots

proches de la langue standard. Elle comprit immédiatement qu'il n'était pas du coin. Il pouvait être de la ville de Kochi, ou peut-être d'une autre région.

Miki lui montra le chemin du village juste en face.

— La maison des Nagata se trouve tout en haut de ce chemin. L'entrée est peinte en bleu, vous trouverez tout de suite.

Il la remercia, et il orientait déjà la moto en direction du chemin, lorsqu'elle ajouta précipitamment :

— Mais il n'y a plus personne qui y habite. Ils ont tous déménagé à Kochi.

Il sourit légèrement en relevant les commissures de ses lèvres.

— Je sais. J'ai l'intention de louer cette maison vacante.

— Vous allez vivre à Ominé ?

Elle le devisageait. Les gens s'en allaient du village, mais jamais personne ne venait s'y installer.

Le jeune homme, amusé par la surprise de Miki, lui fit un petit salut de la tête.

— Je m'appelle Akira Nutahara. J'ai été nommé professeur au collège d'Ikeno.

— Au collège d'Ikeno ?

Le village d'Ikeno se trouvait à dix minutes en voiture d'Ominé. Autrefois Ominé avait été un village indépendant, mais maintenant ils avaient fusionné et il faisait partie du bourg d'Ikeno.

A Ikeno, il y avait une mairie, un centre culturel, un collège et un lycée. Quand les enfants des villages alentour sortaient de l'école primaire, ils allaient tous à bicyclette au collège d'Ikeno. Dans

ces montagnes, il n'était pas rare que des professeurs venus d'ailleurs louent une maison. Mais dans ce cas c'était plus normal pour eux de s'installer à Ikeno.

Akira, comme s'il avait compris l'interrogation de Miki, lui expliqua :

— J'avais prévu de louer un appartement à Ikeno, mais la personne qui y vivait a brusquement annulé son déménagement. Alors que j'étais ennuyé de ne pas avoir de logement, M. Nagata, un ami de mon père, m'a proposé sa maison.

— Votre père est un ami des Nagata ?

A cette nouvelle, Miki se sentit moins gênée vis-à-vis de cet homme qu'elle ne connaissait pas.

— Dans ce cas, c'est une bonne chose de vivre chez lui. Il y a beaucoup de gens d'Ominé qui vont travailler à Ikeno. La distance n'est pas un inconvénient. Ma nièce travaille elle aussi au collège d'Ikeno.

— Ah bon, mademoiselle votre nièce...

— Oui, elle s'appelle Rika Bonomiya. Vous la rencontrerez certainement, j'espère que tout se passera bien.

Akira répondit "Moi aussi" et, sans descendre de moto, regarda derrière lui en direction de la route qu'il venait de remonter.

— C'est un bel endroit.

Devant eux, les arêtes montagneuses se succédaient en différents plans, les pentes colorées par les fleurs des cerisiers sauvages et les magnolias filaient jusqu'au fond de la vallée. Hameaux et rizières étaient regroupés en bordure de la départementale le long de l'Ikeno qui coulait dans le creux.

Devant ce paysage où les endroits occupés par l'homme paraissaient minuscules, Miki laissa échapper un rire.

— Il n'y a rien d'autre que la nature ici. Ce n'est pas drôle quand on est jeune.

Akira secoua la tête.

— Je n'ai plus l'âge de m'amuser en ville. Maintenant je suis attiré par ce genre d'endroit. Je dois être reconnaissant envers M. Nagata de me louer sa maison.

— Si vous vivez seul, vous aurez largement de l'espace.

Après avoir dit ça, Miki se rendit compte qu'Akira n'était pas forcément célibataire. Mais il ne démentit pas.

— Ça ne me dérange pas si ce n'est pas grand. De toute façon, je n'ai pas beaucoup d'affaires. Un futon et quelques cartons seulement.

— Quand est-ce que vous emménagez ?

— Aujourd'hui.

Il avait dit ça d'un ton léger, comme s'il s'agissait de porter une chaise dans la maison voisine.

— Cet après-midi, mes bagages doivent arriver par le service de livraison. Un emménagement, c'est simple vous savez.

Il y eut un bruit de moteur, une camionnette apparut sur le chemin vicinal. Le conducteur fit signe à Miki et les dépassa en jetant un regard méfiant à Akira.

Miki finit par se rendre compte qu'ils parlaient depuis longtemps. Echanger des paroles familièrement avec un inconnu ne lui ressemblait pas.

— Bon, alors... commença Akira et, levant les yeux vers le ciel, il poussa un wouaah d'exclamation.

Un milan planait au-dessus de leurs têtes.

Ses longues ailes marron déployées, le rapace tournait lentement à basse altitude dans le ciel. On avait l'impression que le toucher doux de ses ailes était à portée de la main.

Akira dit alors dans un murmure :

— C'est bien ici, le ciel est si proche.

Ses yeux brillaient avec éclat. Ils ressemblaient à ceux du milan. Des pupilles rondes dissimulant une sauvagerie brutale. Elle eut l'impression qu'elle risquait d'être envoûtée, et elle détourna les yeux.

Akira se ressaisit du guidon et démarra la moto. Dans les herbes sur le bas-côté de la route, quelques moineaux, surpris, s'envolèrent.

— Je vous remercie beaucoup, lui dit-il en faisant un signe de la main et il s'en alla ainsi sur le chemin du village.

La silhouette d'Akira en blouson de cuir s'éloignait. Comme un obus noir projeté vers le village. Les rumeurs sur ce fringant jeune homme allaient sûrement se répandre en un rien de temps.

Avec un petit sourire, elle se retourna pour se diriger vers son atelier.

Le cimetière des Bonomiya lui sauta aux yeux.

Miki battit des paupières.

La pente qui tout à l'heure encore resplendissait sous les rayons du soleil était étrangement obscure. L'air du cimetière s'assombrissait comme s'il s'était transformé en brume grise. Les stèles noires